

que je n'ai pu me décider même à aller verser ma recette du jour à la Banque, suivant l'usage.

—Vous verserez deux recettes demain.... Et aucun de vos employés n'a eu de communications avec le dehors, depuis la visite du Mexicain ?

—Je ne les ai pas perdus de vue d'un instant, et ils n'ont pas échangé avec les acheteurs un mot de plus qu'il n'était strictement nécessaire pour les besoins de la vente.

—C'est à merveille.

—Eh bien ! mon cher compatriote, poursuivit le vicomte en élevant la voix et en employant la langue anglaise, il paraît que votre sommeil pourrait être troublé la nuit prochaine ; aussi ai-je pris la liberté de venir vous demander le gîte et le souper, afin de renforcer la garnison. Nous tâcherons de recevoir l'ennemi comme il faut !

En parlant ainsi, Martigny observait les employés qui s'étaient rapprochés du patron ; mais leurs visages trahissaient seulement la surprise et l'inquiétude bien naturelles que devait leur inspirer une pareille annonce. Don Fernandez lui-même ne paraissait ni moins surpris ni moins alarmé que les autres.

—Si vraiment vous pensez, monsieur de Martigny, dit Brissot, que nous serons attaqués cette nuit par des malfaiteurs, pourquoi n'enverrais-je pas demander au shérif des soldats pour nous garder ?

—C'est inutile ; nous voilà sept hommes bien armés et j'imagine que l'on essaiera d'employer contre nous la ruse plutôt que la force ; nous pourrions faire face à toutes les éventualités.... Seulement, mon hôte, octroyez-nous un souper un peu meilleur que vos repas ordinaires, car notre veille sera longue et peut-être aurons nous besoin de montrer du courage d'ici à demain.

Tous les employés s'attendaient à ce qu'une pareille proposition fût repoussée avec indignation ; mais, à leur grande surprise, Brissot s'exécuta sans hésiter. Il ordonna d'apporter un jambon et plusieurs boîtes de conserves qui ne semblaient pourtant avoir éprouvé aucune avarie ; enfin, il alla chercher lui-même, dans une caisse dont seul il avait la clef, deux bouteilles de vieux bordeaux et deux de champagne pour égayer le repas.

—Hum ! murmurait un des loustics de la bande, il faut que le patron ait bien peur !

En un instant, le couvert fut mis ; et Martigny qui conservait toute sa présence d'esprit et toute sa gaieté, dit à demi-voix :

—Allons ! gentlemen, hâtons-nous. Le souper ne doit pas se prolonger plus que d'habitude, car on nous observe peut-être par quelque fente, et le moindre changement dans les usages de la maison pourrait donner l'éveil à nos adversaires. A table donc ! votre patron vous régale pour la bravoure que vous aurez probablement occasion de montrer à le défendre.

Les employés ne comprenaient pas grand'chose à ces propos ; mais ils prisèrent fort le repas délicat étalé devant eux ; aussi ne se firent-ils pas prier pour fêter la bonne chère. Brissot lui-même, malgré ses inquiétudes, ne fut pas des derniers à attaquer plats et bouteilles. Mais c'était Martigny qui semblait être le véritable roi du festin ; marquant comme quatre et buvant comme six, il trouvait encore moyen d'égayer l'assistance. Il avait retenu,

pendant ses longues pérégrinations, quelques bribes de toutes les langues et savait adresser à chaque convive de joyeuses facéties dans son idiome. Toutefois, il prenait soin que les rires ne pussent être entendus du dehors et réprimait promptement tout éclat de gaieté trop bruyante.

Bientôt, les provisions eurent disparu et les bouteilles furent vides. Le vicomte demanda encore qu'un petit verre de vieux rhum fût versé à la ronde, et peut-être en imposant cette libéralité à Brissot, avait-il plutôt le désir de régaler les pauvres commis, que de les rendre aptes à une défense désespérée ; car le repas fini, il dit tout à coup :

—A présent, gentlemen, il vous est permis de vous coucher sous vos comptoirs, et de faire un somme jusqu'à ce qu'on vous appelle. Seulement placez vos armes à portée de votre main, et tâchez de les retrouver aussitôt qu'elles deviendront nécessaires.

Ce nouvel ordre étonna fort les commis et ils regardèrent leur maître comme pour demander s'ils devaient en tenir compte. Brissot, dont un bon repas avait un peu relevé l'énergie, ne put cacher son impatience :

—Ah ça ! monsieur de Martigny, reprit-il, à quoi diable pensez-vous ? Sur votre prière, j'ai gorgé tous ces fainéants des provisions les plus coûteuses et les plus recherchées de mon magasin ; et voilà qu'au moment où je peux avoir besoin d'eux, vous voulez les envoyer dormir ?

—Mais un simple appel suffira pour les éveiller... Ayez confiance en moi, mon cher Brissot, et vous n'aurez pas lieu de le regretter.

—Si du moins vous consentiez à m'expliquer....

—Quand nous serons seuls, je vous dirai tout.

Les employés, voyant que le patron ne s'opposait plus au désir du vicomte, gagnèrent leurs comptoirs où ils se couchèrent tout vêtus. Un seul ne se hâta pas de profiter de la permission : c'était don Fernandez, le premier commis. Il s'approcha du négociant et lui dit d'un ton mielleux en anglais.

—Si réellement vous redoutez une attaque pour cette nuit, monsieur, ne me permettez-vous pas de veiller avec vous et M. le vicomte ? Quant au dévouement envers mon excellent patron, je prétends ne céder à personne !

Brissot allait répondre, Martigny le prévint.

—Grand merci, señor don Fernandez, dit-il avec vivacité, mais votre dévouement est inutile pour le moment. Le danger dont nous sommes menacés n'est pas celui que vous pensez peut-être... A quoi croyez-vous que nous soyons exposés cette nuit ?

—Mais à quelque attaque de malfaiteurs, je suppose.

—Pas du tout, nous avons seulement à craindre de sauter et d'être envoyés, par le plus court chemin, dans le fin fond des nuages.

— *Demonio !* repliqua Fernandez en pâlisant et en reculant d'un pas.

Le vicomte ne put se méprendre sur la sincérité de cette terreur.

Décidément je me trompais, pensa-t-il, ce garçon-là ne sait rien ; il a pourtant la mine d'un surnois, d'un scélérat même, si je suis aussi bon physionomiste qu'à l'ordinaire.

Il rassura le commis et le renvoya sous son comp-